

PELERINAGE A JERUSALEM

OU

VOYAGES ET AVENTURES D'UNE JEUNE FILLE.

Elle passa la nuit dans une auberge où un voyageur charitable paya ses dépenses pour l'amour de Dieu. L'hôtesse, voulant se montrer généreuse à son tour, lui donna des provisions pour toute la journée suivante.

Dans la matinée, elle vit encore un grand nombre de voyageurs qui suivaient le même chemin qu'elle. Mais elle évita toute société, constamment occupée à écouter ses voix et à méditer sur la passion du Sauveur. Cependant deux hommes s'étaient battus pour un motif futile, et l'un d'eux ayant été assez grièvement blessé, Brigitte le pensa et, les larmes aux yeux, lui adressa des paroles de consolation et lui prêcha le pardon des offenses.

C'est ainsi qu'elle atteignit le saint-Gothard, dans les Alpes; au sommet de la montagne, elle trouva encore l'hospitalité chez les bons Pères. La descente fut plus pénible que l'escalade; tantôt la pauvre enfant glissait et tombait dans la neige fondue, tantôt elle se heurtait à des débris de roches qui encombraient la route.

Au pied de la montagne l'attendait un grand joie. Glaubig, son fidèle Glaubig s'approcha d'elle en jappant de joie. Le bon chien n'avait pu se résoudre à retourner au logis. Là, s'était-il dit peut-être, on peut se passer de moi, tandis que cette faible enfant a besoin d'un protecteur. Maintenant qu'ils laissent derrière eux le majestueux Saint-Gothard, sa jeune maître se ne songerait plus à le renvoyer.

Et, en effet, Brigitte pensa que, dans ces contrées inconnues pour elle, Glaubig pouvait lui rendre de grands services. Puis, c'était un gai compagnon de voyage; elle n'était plus seule maintenant; si le brave chien ne pouvait lui parler, sa présence du moins lui rappelait ceux qu'elle avait laissés là-bas, bien loin derrière la haute montagne.

Ainsi vint le soir. Brigitte vit briller au loin une petite lumière. Elle marcha dans cette direction et se trouva bientôt devant la porte d'une pauvre cabane couverte de chaume.

Elle frappa.

Une mère en larmes, qui veillait près du berceau de son enfant malade, vint ouvrir.

— Avez-vous faim? demanda la femme.

— Non, répondit Brigitte, tout ce que je vous demande, c'est un gîte pour la nuit.

— Suivez-moi, reprit la villageoise; et elle conduisit la jeune fille dans une étable en ruines où se trouvait un grand tas de foin et de paille. C'est, lui dit-elle, tout ce que je puis vous offrir, car je suis pauvre moi-même.

Sa prière faite, la courageuse fille se coucha sur ce lit rustique; son fidèle Glaubig, s'é-

tendit à ses pieds et elle s'endormit bientôt en murmurant le doux nom de sa mère.

V

LA MENDIANTE

Brigitte venait de se lever et elle s'apprêtait à sortir, lorsque des cris de douleur et d'effroi retentirent à quelques pas de l'étable. Elle ouvrit la porte et vit Glaubig tenant par la gorge une vieille femme en haillons qu'il venait de terrasser. Elle le força de lâcher prise.

La vieille, enlaidie encore par la peur et la colère, était loin d'avoir bonne mine. Les cheveux en désordre, les vêtements en lambeaux, véritable furie, voyant que plus aucun danger ne la menaçait, elle se mit à insulter la pauvre enfant de la façon la plus grossière.

Mais la pieuse fille ne prit pas de malaise part cette avalanche de cris et d'impérations, qu'elle attribua au saisissement de la vieille et non à son mauvais caractère. Alors elle se souvint que la maîtresse du logis lui avait parlé d'une mendiante qui venait souvent passer la nuit dans l'étable et elle fit tant et si bien que l'infatigable créateur oublia le mal que le trop irascible Glaubig venait de lui faire.

— Je vois, dit la vieille, que vous êtes une bonne fille; de quel côté allez-vous?

— Je me rends en Italie, répondit Brigitte.

— Cela tombe bien, s'écria la mendiante, moi aussi je vais faire un tour par là et voir si la vie n'y est pas meilleure qu'ici. Nous irons route ensemble.

— Cela me fait plaisir, dit la jeune pèlerine; accordez-moi seulement le temps de dire ma prière du matin.

— Volontiers, reprit la vieille, et voyant que Brigitte s'agenouillait et joignait pieusement les mains, elle suivit son exemple.

Ceci acheva de gagner à la mendiante toute la confiance de sa compagne.

Elles se dirigèrent alors vers la cabane, et elles allaient frapper à la porte, lorsqu'un passant leur cria:

— N'entrez pas, car la désolation y règne, l'enfant malade vient de mourir!

— Venez tout de même, dit la maîtresse du logis en ouvrant sa porte, et elle remit à la vieille et à la pèlerine un gros morceau de pain, leur disant:

— Priez pour moi et pour mon enfant.

Alors la vieille ne voulut plus entendre parler d'un départ immédiat. Elle connaissait la contrée et n'ignorait pas qu'on y faisait généralement de larges distributions d'au-

mônes à l'occasion de chaque enterrement. Aussi prit-elle sa jeune compagne de la tendre au moins pendant un jour ou deux.

— Non, répondit Brigitte, je ne puis vous accorder cela. Je puis vous donner une heure, au besoin deux heures. J'en profiterai pour visiter l'église et prier le bon Dieu qu'il nous protège. Je ne demande pas qu'on m'accorde ici d'autres secours, il m'en reste un peu d'argent et pour le reste je compte sur la divine Providence.

Ceci parut faire plaisir à la vieille, et la pieuse enfant se rendit à la maison du Seigneur, où elle éprouva une grande joie en voyant une dame entrer dans le confessionnal. Elle aussi sentait le besoin d'apaiser son cœur, de demander des grâces à Celui qui guide et protège les voyageurs. Le prêtre, un vieillard vénérable, crut d'abord que sa pénitente était frappée de démence. Comment, elle si jeune, si timide en apparence, si faible et si pauvre, elle entreprendrait un si long voyage! Mais, au fur et à mesure qu'elle parlait de son projet, sa sagesse et sa fermeté firent maître dans le cœur du confesseur un sentiment de pitié et de respect. Il ne pouvait s'empêcher d'admirer la foi robuste et les sentiments élevés de la vaillante petite montagnarde. Il lui demanda si elle n'avait besoin de rien et, sur sa réponse négative, permit de prier pour elle.

Brigitte communia avec une ferveur angélique et resta longtemps en prières, remercia Dieu du bonheur inattendu qu'elle éprouvait, le supplia de lui donner des forces et de consoler sa bonne mère.

Lorsqu'elle eut rejoint la mendiante, celle-ci lui dit:

— Je vous attendais ma chère enfant; partons: il n'y a rien de bon à espérer ici, car les habitants deviennent de plus en plus avariés. Venez! Je ne suis plus jeune, il s'en faut de beaucoup, mais les jambes ont encore bonnes et vous aurez de la peine à me suivre... Ah! il me vient une heureuse idée! Voyez-vous là-bas cette auberge? Nous allons y entrer et boire un verre d'eau de vie... Ne savez pas qu'il y a, il me reste quelques sous et c'est moi qui payerai.

Tout cela était dit avec un tel air de naïve bonté, que Brigitte fut sur le point, sinon d'accepter la proposition enviante, du moins d'accompagner celle qui avait promis de prendre soin d'elle. Puis elle se souvint que son confesseur lui avait recommandé de ne jamais entrer sa nécessité dans une taverne, et elle répondit poliment mais avec fermeté:

— Je vous remercie, bonne mère; jamais je n'ai bu de liqueurs et j'espère bien ne jamais en boire. Allez-y, si cela vous fait plaisir, je vous attendrai au bord de ce chair qui s'en va me fournir de l'eau fraîche pour me désaltérer et pour remplir ma gonde.

— Voilà qui est curieux! s'écria la mendiante. C'est la première fois que je rencontre une fille de notre profession pour laquelle un verre de liqueur ne soit pas un véritable régal. Mais enfin, puisqu'il en est ainsi, allez au ruisseau, moi je vais là-bas et je boirai deux verres, le premier est ma santé, le second à la vôtre.

(A suivre)